

Marie-Jacqueline P.

Raconte-nous Mamoune

BIOGRAPHIE

(Extraits)

Propos recueillis par PATRICE LE BRIS

© Mars 2023

Depuis longtemps, j'avais à cœur d'écrire mes mémoires. Je m'intéresse à la généalogie, à mes ancêtres, aux origines de ma famille. J'ai souvent interrogé Grand-mère Trèche à ce sujet. J'ai voulu, dans ce livre, retracer la vie de mes parents, de mes grands-parents et notre vie de famille, pour que mes enfants, mes petits-enfants et mes futurs descendants connaissent une partie de l'histoire familiale.

Origines familiales

« Lorsque l'enfant paraît, le cercle de famille
applaudit à grands cris »

Lorsque l'enfant paraît, Victor Hugo

Je suis née le 25 mars 1944, à Saint-Gatien des Bois (Calvados), première enfant d'une fratrie de six. Marie Henry, ma maman, était employée de maison chez une vieille demoiselle, Mademoiselle Petit, à Saint-Gatien. Mon papa, Jacques, en attendant d'avoir sa propre ferme, travaillait dans celle de ses parents. Né en 1911, il demeura chez eux jusqu'au jour de son mariage, en 1943. Il avait alors trente-deux ans. Mes parents étant tous deux issus de familles très catholiques, le curé de la paroisse prêta (ou loua) au jeune couple la maison du bedeau, située dans le bourg, face à la mairie. Cette faveur leur fut peut-être accordée en contrepartie des services rendus par Papa à la paroisse. C'est donc en lieu « saint » que je naquis. Maman eut beaucoup de difficultés à accoucher (tous ses accouchements

furent difficiles). Il fallut utiliser les forceps ; j'étais un gros bébé de cinq kilos, « dix livres » comme on disait à l'époque.



1944

.../...

Raymond Defosse, un cousin de Maman, était missionnaire, « père blanc », en Mauritanie. Tous les deux ans, il venait en vacances dans la famille Henry et passait un jour ou deux à la

maison. Il fut décoré de la Légion d'honneur par le Général de Gaulle, dans les années 1950.



La décoration du cousin Raymond par le Général de Gaulle – années 1950.

Papa, troisième de la fratrie, avait quatre frères : François, Jean, Michel et Pierre. Grand-mère tenait la ferme de Montalouveau, à Saint-Gatien. Mon grand-père, Albert, ancien maître d'hôtel chez ses parents à Lisieux, un homme très gentil, vivait « la canne à la main ». Peu intéressé par les travaux de la ferme, il passait beaucoup de temps au café avec ses copains, à jouer aux cartes ou aux dominos. Bien souvent, c'est la carriole attelée à son cheval qui le ramenait à la maison ! Et il allait si vite que Tata Claire, qui habitait sur son passage, disait : « *Le Père Trèche, il va bien se tuer !* ».

.../...

Six naissances en sept ans

Pour mes grands-parents paternels, mon arrivée fut quasiment considérée comme une bénédiction. Ils m'adoraient, certainement parce que j'étais la première fille Trèche depuis au moins huit générations. Lors de ma naissance, ma grand-mère m'ouvrit un Livret de Caisse d'Épargne, qu'elle approvisionna de mille francs, le prix d'une vache ! Mon grand-père, qui décéda en 1945, venait tous les jours me voir, avant ou après le café. Il mourut d'une hémorragie cérébrale lors d'une de ces visites, à l'âge de soixante-trois ans.

Ma grand-mère louait une deuxième ferme route de Barneville, au lieu-dit « La Bergère ». Mes parents, mon frère et moi nous y installâmes en 1946. Cette grande ferme de cinquante hectares, située à l'emplacement actuel du golf de Saint-Gatien, appartenait au Comte de Laubespain. Évariste Baudoin, un ami Gennevillais de la famille, prêta ou donna à mon père deux vaches pour démarrer son cheptel.

C'est dans cette ferme que naquirent Marie-Claire en 1947, Jacques en 1949, Bernadette en 1950 et Jean-Claude en 1951. Maman eut donc six enfants en sept ans.



*1953 – La fratrie devant la maison de la ferme :
moi, Jean-Marie, Marie-Claire, Jacques,
Bernadette et Jean-Claude.*

Une enfance très heureuse

Au sortir de la guerre et dans le monde paysan, la vie n'était pas très dure, pour peu que l'on se donnât un peu de peine. Papa développa bien la ferme. Lorsqu'il cessa son activité, il avait un troupeau de vingt vaches. Nos revenus provenaient de la vente du lait à la laiterie, des veaux, des bœufs... Grâce à nos nombreux pommiers, nous faisons du cidre et du Calvados. Avant la rentrée scolaire, qui à l'époque avait lieu en octobre, nous ramassions les pommes munis d'un panier en métal – une rasière (vingt-cinq kilos) – et de sacs en jute (deux rasières pour un sac).

Papa, avec l'aide de Tonton Alexandre pour le jardin, cultivait des légumes. La cour était plantée de quelques arbres fruitiers. Maman faisait des conserves – ce que Marcelle continua de faire plus tard.

Papa était chasseur. Les lapins de garenne abondaient dans les environs. Maman en faisait d'excellents pâtés ! Elle faisait aussi de très

bonnes tartes aux pommes ; j'aimais mettre littéralement la main à la pâte, pour l'aider, en préparant les fonds de tartes.

Papa aimait aussi aller à la cueillette des champignons, dans le bois qui jouxtait la ferme, « la forêt de Barneville ». Nous l'accompagnions parfois. Fin connaisseur, Papa rapportait de ces sorties trompettes de la mort, girolles et autres chanterelles. C'était un délice dans les omelettes et dans l'accompagnement des viandes.

Au tout début des années 1950, Papa fut le premier du secteur à investir dans une trayeuse électrique. Ses confrères venaient voir la « machine à traire », probablement avant de se décider à investir eux aussi.

Au milieu des années 1950, Papa acheta un tracteur et se sépara des deux juments, Sultane et Gitane, qui jusque-là effectuaient les travaux de la ferme. Ce fut pour lui un crève-cœur. Il était très attaché à ces deux animaux. Lors d'une naissance d'un poulain, il avait dormi plusieurs nuits dans l'écurie pour assister l'une des deux juments le moment venu. Un poulain, né un 1^{er} avril, jour de la Saint-Hugues, fut prénommé Hugo.

Toutes nos vaches avaient un nom. Je me souviens de Pâquerette, de Nénette, la plus facile à traire ; très douce, elle se laissait faire ; nous nous exercions avec elle et nous goûtions avec bonheur le lait bien chaud tout juste sorti du pis !

Maman, aidée par une bonne, Simone, s'occupait de la maison. Charlotte, la « laveuse », venait le mardi. Elle faisait la lessive dans une petite maison voisine de la nôtre, à usage de buanderie, équipée d'une cheminée, où l'on chauffait la lessiveuse, et d'un grand évier où frotter le linge. Charlotte allait chercher l'eau à la citerne toute proche. Le vendredi, elle venait pour des activités de couture, de reprise et de repassage ; les fers étaient chauffés sur le fourneau à bois.

*

La toilette hebdomadaire avait lieu le samedi soir dans la buanderie, devant le feu de cheminée. L'eau était chauffée dans la lessiveuse et répartie dans deux baquets, un pour les filles, un pour les garçons. Une fois le bain terminé, nous nous mettions en pyjama et traversions rapidement le

jardin sur un trottoir en briques aménagé par Papa, pour rentrer très vite à la maison !

Pour les toilettes, le confort était également rudimentaire : les cabinets étaient installés dans le jardin. Il fallait donc sortir de la maison. Pour la nuit et la petite commission, nous avions des vases de nuit dans nos chambres. Un soir, prise d'une envie pressante, je dus me rendre aux cabinets. Marie-Claire m'accompagna, car j'avais peur du noir, ce qui n'était pas son cas. De l'intérieur, j'entendis un gros bruit. Prise de panique, je dis à Marie-Claire : « *Y'a un bonhomme dans le garage !* ». Marie-Claire me répondit : « *Mais non, c'est Bobette qui fait du remue-ménage* ». Bobette était notre petite chienne Basset. Dans la panique, Marie-Claire perdit la boîte d'allumettes et nous dûmes rentrer dans l'obscurité, peu rassurée en ce qui me concerne.

*

Les grandes vacances coïncidaient avec la période des foins... en même temps que le Tour de France. Papa en était passionné. Durant les étés de la fin des années 1950, Marcelle, Marie-Claire

et moi étions chargées d'écouter les comptes rendus d'étapes à la radio (un gros poste TSF installé dans la cuisine), sur Radio Luxembourg. Nous notions les résultats sur un papier et allions les communiquer à Papa et aux hommes qui étaient aux foins. Nous avons ainsi annoncé les victoires des maillots jaunes de l'époque : Anquetil, Bobet, Darrigade, Bahamontes, Walkowiak, Gaul, Geminiani... Nous apportions également la collation préparée par Marcelle : pain, camembert, chocolat pour les enfants et la « boisson » (du cidre coupé d'eau).

Les chaudes journées des foins, après le souper, Papa nous emmenait à Pennedepie : « *On va se laver à la plage !* », disait-il. Les garçons emmenaient une chambre à air pour s'amuser dans l'eau. Je ne participais pas à leurs jeux, car j'avais (et j'ai toujours) la phobie de l'eau. Je n'ai d'ailleurs jamais su nager...

*

À la radio, Papa et Marcelle aimaient écouter « Ça va bouillir » de Zappy Max et une émission politique dont j'ai oublié le nom, animée par Geneviève Tabouis. Je me souviens en revanche

de sa formule : « *Attendez-vous à savoir !* ». Nous aimions bien aussi « La famille Duraton », un feuilleton humoristique et le « Jeu des mille francs ».

Marcelle acheta une télévision en 1960. Au début, il n'y avait qu'une seule chaîne en noir et blanc. Pour protéger cet objet précieux (l'appareil valait le prix d'une Renault 4L !), Marcelle avait confectionné une housse en tissu pour le recouvrir dans la journée. Nous aimions regarder les émissions et les feuilletons *Bonne nuit les petits*, *La manège enchanté*, *Zorro*, *Thierry la Fronde*, *Flipper le dauphin...*

Un an auparavant, l'année de la communion de Marie-Claire, Papa et Marcelle achetèrent notre premier réfrigérateur. Ce premier gros électroménager dans la maison fut un véritable événement ! À partir de ce jour-là, Marcelle se mit à confectionner d'excellentes glaces. Avec des petits moules, elle fabriquait des esquimaux.

Avant l'arrivée du réfrigérateur, on conservait les aliments dans un grand garde-manger grillagé, au frais dans l'arrière-cuisine. La viande de porc était conservée dans un grand pot à

lard en terre cuite (on tuait un cochon une à deux fois par an). Les poulets, les lapins, les canards et les pigeons étaient consommés frais.

L'essentiel de notre alimentation provenait de la ferme. Une fois par semaine, l'épicier Hardouin de Honfleur passait avec son fourgon « Tub » Citroën, dans lequel nous aimions monter. Les produits que nous lui achetions complétaient le ravitaillement que nous faisons dans le bourg, dans une épicerie tenue par les demoiselles Bisson, deux « vieilles filles » un peu bizarres.

.../...

La semaine d'école se terminait le samedi soir, après les travaux manuels. Ce jour-là, le Père Alexis Julienne, curé de la paroisse, montait sur l'estrade, donnait les notes, décernait bons points, croix d'honneur ou croix d'excellence. Comme j'étais souvent première, j'ai plus d'une fois arboré avec fierté la croix d'honneur épinglée sur ma blouse.

Je me souviens particulièrement d'une de ces séances de distribution. J'étais une enfant très blonde, mais aux sourcils bien foncés. Classée

parmi les meilleures, je me trouvais donc au premier rang. Le curé m'appela de son fort accent (il roulait fortement les « r ») : « *Marie-Jacqueline, viens là* », me dit-il. Je m'approchai timidement, jetant un œil un peu inquiet à Sœur Marie-Tarcisius. Lorsque je fus près de lui, le curé me dit : « *Mais ! Tu te mets du noir aux yeux !* ». Je répondis, d'un ton peu assuré : « *Mais non, Monsieur le curé* ». Malgré les protestations de Sœur Marie-Tarcisius, qui prenait ma défense, il mouilla copieusement un doigt de sa salive et le passa sur mes sourcils pour vérifier. Je ne pus que le laisser faire, dégoûtée et humiliée par ce traitement infligé devant mes copines. Je ne supportais pas son odeur, son haleine, gâtée par la consommation régulière de tabac à priser. Odeur que je devais également supporter dans la promiscuité du confessionnal tous les quinze jours.

Marie-Claire, qui a pris plus de distance que moi avec la religion catholique, me rappelle régulièrement une anecdote. Exaspérée par la recherche de péchés qu'elle avait bien pu commettre lors de la quinzaine écoulée, elle déclara au curé avoir dit des gros mots. Comme il

lui demanda des détails (le diable aime, on le sait, s’y nicher !), elle répondit tout à trac : « *Con, merde, salaud* ». Cela dut sûrement lui clouer le bec. Après nous être confessées, nous devions réciter une pénitence : Acte de contrition, Je vous salue Marie... à genoux devant l’hôtel de la Sainte-Vierge !



19 septembre 1953 – École de Saint-Gatien. Je suis au premier rang, deuxième à partir de la gauche. Sous la surveillance de la sévère Mère Marie-Eustelle.

*

Notre grand-mère paternelle venait souvent en vacances à la ferme. Elle était gentille, mais très autoritaire, probablement parce qu'elle avait mené la ferme quasiment seule. Elle avait gardé le rôle de chef de famille que lui avait délégué notre grand-père. À la fin des repas, elle tapotait sur la table et donnait des ordres à mes frères, ma sœur et moi, pour que nous débarrassions. Grand-mère avait de l'allure, se tenant toujours très droite. Elle me disait d'ailleurs souvent : « *Tiens-toi droite !* ».

Pendant les vacances, après le repas du soir, nous jouions aux petits chevaux, à la manille coincée, aux sept familles, aux dominos... Nous montions ensuite nous coucher, non sans passer par la case prières. Nous devions nous agenouiller près de Grand-mère, au pied de son lit et réciter plusieurs prières du soir : Notre Père, Je vous salue Marie, Je crois en Dieu, Je confesse à Dieu, Acte de Charité, Acte de Foi, Acte d'espérance, Acte de Contrition... Jean-Marie faisait souvent l'idiot pendant ces récitations et se faisait disputer par Grand-mère, voire menacer d'un « *Je vais*

appeler ton père ! » qui avait peu d'effets, car Papa ne se dérangeait pas.

Les NoëlS étaient magnifiques. Nos parents nous offraient de beaux cadeaux : berceaux, poupées, baigneurs pour les filles, mécanos, jeux de construction pour les garçons... Tonton Pierre, qui habitait en Côte d'Ivoire avec sa famille, nous expédiait une caisse d'agrumes et d'ananas d'Abidjan. Avant chaque Noël, la caisse arrivait chez nous dans un camion de la SNCF. Nous attendions avec impatience ce beau cadeau de Noël exotique !

D'une manière générale, nos parents nous gâtaient. Nous n'allions jamais dans les magasins pour acheter des vêtements. Nous étions habillés par une couturière du village qui nous confectionnait jupes plissées, vestes et blouses pour l'école... C'est elle qui confectionna ma robe de communion en organdi, un très joli tissu plissé, avec un petit bonnet et une aumônière assortis. Dans cette belle robe, j'allais, selon la couturière, ressembler à une petite mariée, car j'étais grande pour mon âge.

Deux malheurs très rapprochés

« Un seul être vous manque et tout est dépeuplé »

L'isolement, Lamartine

Ma petite sœur Bernadette était d'une santé fragile, souffrant constamment du foie, d'acétone. Elle avait souvent le ventre gonflé. Les soins qui lui étaient prodigués lui permirent néanmoins de fréquenter l'école. Elle décéda une nuit de décembre 1954, elle n'avait pas cinq ans. La disparition de cette petite fille, mignonne, intelligente et enjouée, nous affligea profondément. Tout était prêt pour Noël.

Les cadeaux de Bernadette furent partagés. La plupart convenait mieux à Marie-Claire. Je n'ai pas de souvenir de cette fête, mais elle dut être bien triste.

À partir de ce moment, Maman s'habilla uniquement de noir, ce qui ne me plaisait pas. Son état de santé se dégrada, son hypertension s'accrut. Elle était constamment fatiguée. Très triste, elle pleurait fréquemment.

En 1955, je me préparais pour la communion prévue en juin. À cette époque, nous faisons deux communions. Alors que tout était prêt, arriva un deuxième grand malheur. Le 31 mai, Marie-Claire et moi n'étions pas à l'école car nous souffrions d'une angine. Nous étions tous attablés pour le déjeuner, Grand-mère et le commis y compris. Maman mit soudain la main à sa tête et s'écroula. Il était treize heures ; allez savoir pourquoi, je me souviens que nous mangions du lapin. Papa se précipita, porta Maman sur le canapé de la grande salle. Il demanda au commis d'aller téléphoner au médecin, depuis chez un voisin demeurant à six cents mètres de chez nous. Vers quatorze heures, le docteur Veniard et sa femme Marie-Ève, arrivèrent de Honfleur. Le médecin pratiqua une saignée. Cela ne fut pas suffisant. Peu avant quinze heures, Maman s'éteignit. Nous étions dans le jardin quand Papa vint nous annoncer : « *Votre maman est partie avec le Bon Dieu* ». Pour les obsèques, Grand-mère fit teindre en gris nos jolies vestes en ratine rouge et nos jupes plissées. Je trouvais cela très triste.

À l'examen qui clôturait la préparation de la communion, je fus reçue première des filles. En

récompense, l'honneur de réciter l'Acte aux Parents me revenait. Or, les premières paroles de cette prière sont : « *Ô vous, parents bienaimés...* ». Compte tenu des circonstances, Sœur Marie-Tarcisius décida de m'attribuer une autre prière, l'Acte à la Sainte-Vierge. Douze jours plus tard, pour ce qui aurait dû être un événement joyeux, toute la famille était en noir. Nous fîmes néanmoins, comme c'était prévu, un repas à la maison. Le vers de Lamartine que j'ai mis en exergue, « *Un seul être vous manque et tout est dépeuplé* », traduit bien l'état d'esprit qui fut le nôtre dans les mois qui suivirent la disparition prématurée de Maman. Elle avait trente-huit ans.

Avec mon mètre cinquante-cinq, on me surnommait « la grande perche ». Du groupe des communiantes, onze filles et onze garçons, mon copain Jean-Claude et moi étions les plus grands et fermions la marche. Je ne savais pas encore que j'avais atteint ma taille définitive...

.../...

Mes premières vacances

La maman de Marcelle, Mémère Hélène, grande cuisinière dans une maison bourgeoise, habitait en région parisienne. Séparée, elle décida de se remarier et consulta les annonces du *Chasseur français*. Elle correspondit avec Paulin, un veuf qui habitait à Lolme, près de Montpazier, en Dordogne. Le couple se maria et Hélène s'installa chez Paulin. Papa et Marcelle leur rendaient visite une fois par an pour des vacances.

Au cours de l'été 1962, Jean-Marie et moi nous décidâmes de nous rendre à Lolme. Ce furent de belles vacances. Nous fûmes royalement reçus, gâtés de spécialités locales : confit, foie gras, champignons... Nous emmenions Hélène et Paulin en promenade en 2CV. En raison de la forte corpulence de Paulin, il arrivait que la voiture peine fortement dans les côtes, notamment dans celle de Rocamadour. Cantonnier, employé des Ponts et Chaussée, Paulin était un personnage truculent, au fort accent, ponctuant ses phrases de « *Mille dieu, je te le dis...* », un personnage de carte postale, toujours coiffé d'une casquette et d'une veste noire. Papa disait pour le taquiner que

si l'on appuyait sur son grand nez, qu'il avait bien rouge, il en sortirait du vin ! Il était effectivement très consommateur d'un vin local pas très fameux, une vraie piquette !

Lors de notre séjour chez Hélène et Paulin, je dormis dans une petite chambre. Jean-Marie logeait chez Léo et Paulia, un couple sans enfant. Paulia, sœur de Paulin et sacristaine de son état, d'allure masculine et toujours coiffée d'un béret, était tout aussi truculente que son frère.

La maison de Paulia et Léo disposait d'un confort très rudimentaire. L'unique pièce en terre battue servait à la fois de pièce de vie commune et de chambre. Elle disposait principalement d'une table, d'un lit de coin et d'un petit lit dans lequel dormit Jean-Marie. Des charcuteries qui séchaient pendaient du plafond. Il y avait toujours un feu dans la cheminée ; Paulia y cuisinait sur un trépied.



1964

*

Mon amie Françoise était coiffeuse chez son oncle et sa tante, le salon *Chez Mireille et Robert*, rue Marcel Cachin, près de l'église Saint-Léonard. Mireille et Robert avait offert à Françoise (ou l'avaient aidée à acheter), une Simca 1000. Dans cette jolie voiture, nous ne passions pas inaperçues et jouions les pin-ups ! Les week-ends, nous allions nous balader, souvent à Dives-sur-Mer, chez les parents de Françoise. Avec deux amies communes, Annick et Jeanine, également célibataires, souvent le dimanche soir, après la balade, nous nous rendions à l'appartement honfleurais d'Annick, pour une petite dinette. À l'épicerie de la rue de l'Homme de Bois (transformé depuis en restaurant tenu par Clarisse et Cyrille), nous achetions une bouteille de Cuisse de bergère (un vin rosé), une boîte de salade de fruits, de la crème Mont Blanc vanille et des cigarettes russes Delacre. Le mélange salade de fruits crème Mont Blanc constituait notre repas. C'était notre régal !

En août 1966, des amis des parents de Françoise nous proposèrent un grand appartement

au Cap d'Antibes pour deux semaines. Nous étions ravies de découvrir la Côte d'Azur, en compagnie de Pénélope, ma petite chienne Teckel. Il nous fallut une journée pour atteindre Antibes par la Nationale 7.



Cap d'Antibes, août 1966, avec Pénélope

Nous passâmes l'essentiel de notre séjour à la plage. Dans un bar, je fis la connaissance de Franck, le fils des propriétaires des Roseraies Meilland. Nous nous plaisions bien. Comme il s'apprêtait à partir aux États-Unis, il nous demanda de l'emmener au Havre à notre retour. Il

devait effectuer la traversée transatlantique à bord du paquebot France. Nous l'avons accompagné et avons pu visiter le France avec lui. Franck et moi avons correspondu quelques temps. Il m'adressa plus tard un faire-part de mariage. Désormais, sa vie s'organisait aux États-Unis.

Ma rencontre avec Daniel

Un samedi de la fin août 1967, j'étais avec Françoise *Chez Bel*, une cave dancing de Honfleur, située place Hamelin (à l'emplacement de l'actuel restaurant *Le Hamelin*). Arrivèrent deux très beaux garçons, Daniel et son copain Denis. Daniel revenait de vacances avec ses parents, dans le centre de la France. Il me parla notamment de la célèbre forêt de chênes du Tronçay dans l'Allier. Daniel travaillait avec son père, comme charpentier-menuisier à Prêtréville. Il m'invita à danser et me demanda de le revoir le lendemain. Il vint donc me chercher chez mes parents le dimanche après-midi. Je l'attendis pendant une heure en bas de la côte qui mène à la ferme, en compagnie de Marie-Claire. Daniel n'était pas à cheval sur les horaires pour ses rendez-vous galants.

Il m'emmena pour une balade sur la côte dans sa 204 Peugeot. Au terme de cette journée, nous fixâmes un rendez-vous pour le lendemain. Le lundi soir, après le travail, il m'emmena au

lavoir du Canet, à Gonneville. C'est là que nous échangeâmes nos premiers baisers. Nous nous sommes ensuite vus presque tous les soirs.

Nous passâmes le réveillon de 1967 ensemble, avec mes frères, Marie-Claire, Denis et quelques copains et cousins à « Blanche Neige », une petite maison appartenant aux parents de Denis Sénécal. Quelques temps auparavant, Denis avait séduit Marie-Claire.

Au début de notre relation, il y eut des hauts et des bas. De quatre ans mon cadet, Daniel avait envie de liberté et peut-être aussi envie de voir ailleurs... Mais il revenait toujours vers moi.

.../...

La vie de famille

De 1969 à 1975, nous ne prîmes pas de vacances, pour des raisons financières et pour terminer la construction de notre maison.

Nous passâmes nos premières vacances au camping de La Rochelle en août 1975, avec Céline et Clarisse, sous la tente. Nous y séjournions avec Liliane, la sœur de Daniel, et son mari Jean-Pierre. J'étais enceinte de six mois d'Antoine, Liliane était également enceinte. Malgré la chaleur et le confort sommaire, nous passâmes de belles vacances.

Nous avons également fêté les deux ans de Clarisse dans ce camping.

J'ai le souvenir d'autres belles vacances en famille : en Camargue avec Marie-Claire et Denis, en 1982 ; en Vendée, chez des copains d'armée de Daniel. Puis, à plusieurs reprises aux sports d'hiver, à Châtel (Haute-Savoie), lieu de nos premières vacances avec Daniel en 1968. J'y suis retourné plusieurs fois avec Céline et Régis,

Pierre et Marie, ainsi qu'avec Clarisse et Cyrille, Marin et Marceau.

En 1982, nous avons pris des vacances dans un club dépendant de la CNRO (Caisse nationale de retraite des ouvriers du Bâtiment et des Travaux publics), Les Carroz-d'Arâches, en Haute-Savoie. Nous étions en pension complète ; c'étaient de vraies vacances pour moi aussi. Antoine y étrenna son premier vélo-cross, engin qu'il avait du mal à quitter, tant il était heureux !



1982, Les Carroz-d'Arâches – Antoine sur son vélo-cross !

En 1983, nous avons également séjourné en famille à Guidel Plage dans le Morbihan, en pension complète. Nos bons de la CAF nous permettaient de nous nourrir pour moins cher qu'à la maison ! Lors de ce séjour de deux semaines, nous avons visité les plages de la région et le Golfe du Morbihan.



Vacances en Bretagne, à Belon, août 1983.

En 1984, à Chorges, près du lac de Serre-Ponçon (Hautes-Alpes), là encore dans un club CNRO, les enfants purent s'initier à différents sports : Voile en Optimists pour Antoine, Équitation et voile pour Clarisse. Céline préféra la planche à voile. Un après-midi de tempête

inattendue, elle perdit sa voile, qui coula. Céline dut attendre les secours sur sa planche. Elle ne paniqua pas, contrairement à Daniel et à moi qui, depuis la rive, l'attendions, inquiets, et surveillions les manœuvres de secours.

En 1985, Papy Georges prit sa retraite et Daniel lui succéda à la tête de l'entreprise familiale, composée de huit ouvriers, jusqu'en 2009, quand Antoine, à son tour, reprit le flambeau. Pendant toute la période d'activité de Daniel, je fus sa secrétaire à mi-temps, jusqu'à ma retraite à l'âge de soixante-cinq ans.

En 1986, je suis allée avec les enfants à Font-Romeu (Pyrénées). Nous avons voyagé en train de nuit depuis Paris. Cette année-là, Daniel ne put malheureusement pas nous accompagner, car il était surchargé de travail. Heureusement les années suivantes, nous avons passé tous ensemble de belles vacances à la neige, à Châtel.



*Vacances aux sports d'hiver, en famille,
à Châtel, fin des années 1980.*

.../...

Un nouveau malheur

« Tu n'es plus là où tu étais,
mais tu es là partout où je suis »
Demain dès l'aube, Victor Hugo

Au cours de l'été 2012, Daniel commença à souffrir des épaules. Après de nombreux examens (radiographies, scanners...), il s'avéra qu'il avait des fêlures aux épaules, d'origine cancéreuses. Il fut soigné à Villejuif et y subit deux jours de chimiothérapie intense. Il ne supporta pas ce traitement et fit un malaise. Le professeur décida d'arrêter les traitements en novembre et de prodiguer des soins palliatifs. Daniel rentra à la maison et bénéficia d'une hospitalisation à domicile. Médecin, infirmières, aides-soignantes et kiné lui prodiguaient des soins journaliers. Le 1er janvier 2013, le médecin décida de soulager ses douleurs, par des injections de morphine. Daniel nous quitta le 4 janvier 2013, en fin de matinée, dans les bras de Céline. Il n'avait que soixante-quatre ans !

Depuis quelques temps, je n'ai plus de plaisir à retourner seule à la Vauterie. Si bien que j'ai

décidé de la mettre en vente en 2020. La vente s'est conclue fin janvier 2023. Je clos ce chapitre avec la nostalgie des bons moments passés dans cet endroit avec Daniel et la famille. Il s'y plaisait beaucoup et aurait aimé s'y installer définitivement.

.../...

SOMMAIRE

- p.3 Origines familiales
- p.13 Six naissances en sept ans
- p.16 Une enfance très heureuse
- p.25 La vie d'écolière
- p.32 Deux malheurs très rapprochés
- p.38 Une nouvelle vie sans Maman
- p.41 Au collège à Caen
- p.47 Saint-Gatien / Paris, aller et retour
- p.54 Mes premières vacances
- p.60 Ma rencontre avec Daniel
- p.63 Un nouveau malheur familial
- p.65 Mariage et première naissance
- p.69 Nouvelle organisation et installation
à Prêtréville
- p.79 La vie de famille
- p.84 La Vauterie, Port-Bail
- p.87 Un nouveau malheur
- p.89 Voyages
- p.92 Documents et photographies